

Entre franche camaraderie et amours socratiques L'espace trouble et ténu des amitiés masculines dans les collèges classiques (1870-1960)

Christine Hudon et Louise Bienvenue

Volume 57, numéro 4, printemps 2004

« Féminin/masculin : l'histoire du genre »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/009639ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/009639ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hudon, C. & Bienvenue, L. (2004). Entre franche camaraderie et amours socratiques : l'espace trouble et ténu des amitiés masculines dans les collèges classiques (1870-1960). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 57(4), 481–507. <https://doi.org/10.7202/009639ar>

Résumé de l'article

L'article vise à explorer la nature des rapports entre garçons dans les collèges classiques entre 1870 et 1960 à partir des archives institutionnelles, de lettres et de journaux intimes, de publications diverses et des témoignages d'anciens élèves. Il montre que les rapports entre hommes s'y construisent dans un espace trouble où l'obsession pour la maîtrise des pulsions et la peur de l'homosexualité brident la camaraderie et la sensibilité que valorisent, par ailleurs, certains aspects de l'enseignement humaniste. Cette tension entre des valeurs concurrentes est particulièrement visible entre 1930 et 1960 tandis que s'accroît la condamnation des amitiés particulières. Pendant cette période tout particulièrement, l'influence des pairs impose une pression en faveur d'une performance virile où le féminin, genre inférieur, sert de repoussoir.

Entre franche camaraderie et amours socratiques

L'espace trouble et ténu des amitiés masculines
dans les collèges classiques (1870-1960)¹

CHRISTINE HUDON

LOUISE BIENVENUE

*Département d'histoire et de sciences politiques
Université de Sherbrooke*

RÉSUMÉ • L'article vise à explorer la nature des rapports entre garçons dans les collèges classiques entre 1870 et 1960 à partir des archives institutionnelles, de lettres et de journaux intimes, de publications diverses et des témoignages d'anciens élèves. Il montre que les rapports entre hommes s'y construisent dans un espace trouble où l'obsession pour la maîtrise des pulsions et la peur de l'homosexualité brident la camaraderie et la sensibilité que valorisent, par ailleurs, certains aspects de l'enseignement humaniste. Cette tension entre des valeurs concurrentes est particulièrement visible entre 1930 et 1960 tandis que s'accroît la condamnation des amitiés particulières. Pendant cette période tout particulièrement, l'influence des pairs impose une pression en faveur d'une performance virile où le féminin, genre inférieur, sert de repoussoir.

ABSTRACT • The purpose of this article is to explore the nature of relationships among boys in classical colleges between 1870 and 1960 based on institutional archives, private letters and diaries, various publications and personal accounts from former students. It shows that relationships among men during this period took shape in a troubled space where the obsession with controlling their drives and the fear of homosexuality kept in check the friendship and sensitivity that were otherwise valued by certain aspects of

1. Cette étude s'inscrit dans le cadre d'une recherche menée conjointement avec Ollivier Hubert et financée par le fonds FQRSC et l'Université de Sherbrooke. Nous remercions nos assistants de recherche Tania Perron, Émilie Létourneau, François Morin, Guillaume Breault-Duncan, Myrthô Ouellette, Mathieu Bécharde et Alexandre Blanchette. Merci aussi aux évaluateurs anonymes pour leurs suggestions.

humanistic education. This tension between competing values was especially apparent between 1930 and 1960 as the condemnation of special friendships increased. During this period in particular, peer influence exerted pressure in favour of manly achievements to which the female, as the inferior gender, acted as a foil.

DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES, l'histoire des femmes et la recherche sur les rapports sociaux de sexe ont souligné l'importance du privé et des rapports à l'autre dans le discours éducatif destiné aux filles². Cette dimension semble, par contraste, très peu développée dans l'enseignement offert aux garçons. Les collèges classiques forment « l'honnête homme », un être cultivé, poli, éloquent, actif et dévot³. Ils préparent les garçons à l'exercice d'une profession ou à l'engagement sacerdotal et les éveillent au service de l'Église et de la nation, quels que soient leurs choix et leur parcours professionnels. Entre l'éducation des filles, qui vise à former « des épouses parfaites et des mères dévouées », et celle des garçons, insistant sur la préparation au service public, l'asymétrie est évidente. Elle illustre le partage des tâches et des rôles dans la famille, le monde du travail et la société politique qu'a consacré l'idéologie des sphères séparées. À cet égard, le modèle éducatif des collèges classiques est porteur d'un paradoxe. Il vise à « former l'homme en tant qu'homme⁴ », un « homme complet », mais l'institution projette une image bien partielle de celui-ci, une image qui semble, au demeurant, asexuée.

La contradiction n'est cependant qu'apparente. On ne peut en effet soutenir que la fréquentation du collège n'avait aucune incidence sur la vie intime des garçons et des hommes qu'ils sont devenus. Les témoignages d'anciens élèves soulignent au contraire l'importance des liens noués au cours des années d'études, racontent, de manières fort diverses et souvent avec de nombreux détails, la rigidité des règlements, la promiscuité des lieux et le poids des préceptes moraux⁵. Au-delà des intentions des programmes de formation et des panégyriques de l'enseignement classique, il y avait une réalité quotidienne, un horaire, des prescriptions, des interdits et des privilèges qui instillaient des repré-

2. Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid, dir., *Les couventines : l'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes, 1840-1960* (Montréal, Boréal, 1986); Nicole Thivierge, *Histoire de l'enseignement ménager-familial au Québec 1882-1970* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982).

3. Claude Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français (1620-1970)* (Montréal, Fides, 1978), en particulier, 201-217.

4. *Ibid.*, 233.

5. Claude Corbo, *La mémoire du cours classique* (Outremont, Éditions Logique, 2000).

sentations de soi et d'autrui susceptibles d'avoir une influence profonde et de marquer durablement les rapports avec les autres, hommes et femmes.

Prenant acte de l'appel de Daniel Welzer-Lang en faveur d'une « déconstruction pratique du contenu des modèles masculins » susceptible de jeter un éclairage sur la construction de la différence entre les sexes⁶, cet article vise à explorer la nature des rapports entre garçons dans les collèges classiques. Des recherches récentes sur le genre, il retient que c'est notamment, et peut-être surtout, vis-à-vis des pairs que se construit la masculinité et que se définissent les attributs virils⁷. Pour réaliser cette analyse couvrant les années 1870 à 1960, une période suffisamment large pour mettre au jour d'éventuels changements, nous recourrons aux lettres et aux journaux intimes de collégiens, aux archives institutionnelles, à diverses publications et aux témoignages des anciens⁸. Dans les pages qui suivent, nous montrerons que le discours éducatif et l'univers clos des collèges, à travers les hiérarchies, le mode de vie communautaire et la promiscuité des salles d'études et des dortoirs, contribuent à façonner l'identité masculine élitaire et à dessiner les représentations de l'autre genre, le féminin.

UN MONDE CLOS

À la différence du niveau primaire où mixité et homosocialité coexistent, surtout dans les campagnes, le système d'enseignement secondaire québécois est fondé, jusqu'à la Révolution tranquille, sur la ségrégation sexuelle. À l'âge de la puberté, et même un peu plus tôt, les filles et les

6. Daniel Welzer-Lang, « Déconstruire le masculin. Problèmes épistémologiques » dans Anne-Marie Sohn et Françoise Thélamon, dir., *L'Histoire sans les femmes est-elle possible?* (Paris, Perrin, 1998), 303.

7. Voir à ce sujet Michael Kimmel, *Manhood in America. A Cultural History* (New York, 1996). Aussi Daniel Welzer-Lang, dir., *Nouvelles approches des hommes et du masculin* (Toulouse, Presses universitaires du Mirail), 2000.

8. Les archives de trois établissements (Saint-Hyacinthe, Saint-Charles-Borromée, à Sherbrooke, et Sainte-Anne de La Pocatière) ont fait l'objet d'un dépouillement exhaustif. Nous avons aussi analysé les Mémoires et souvenirs de 58 anciens élèves, les uns, publiés, les autres, non, ayant fréquenté 29 collèges classiques différents, dont deux en Ontario : Sudbury (Jean Éthier-Blais) et Ottawa (Hector Grenon). Ces témoignages couvrent la période s'étalant entre 1877 et le début des années 1960. Le plus ancien d'entre tous est celui de Téléphore Parizeau, élève du collège Sainte-Marie entre 1877 et 1885. Trois autres ont fait leurs études dans la dernière décennie du XIX^e siècle : Lionel Groulx, T. D. Bouchard et Édouard Montpetit. Les autres témoignages couvrent le XX^e siècle. S'ajoutent à ces Mémoires une dizaine de biographies d'hommes publics qui consacrent quelques pages aux études collégiales.

garçons ayant la possibilité de poursuivre leurs études font leur entrée dans des institutions aux dénominations diverses – écoles supérieures d'enseignement ménager et instituts familiaux, couvents, académies, collèges et petits séminaires. Ces « maisons d'enseignement », qui prennent en charge les activités de loisirs, ainsi que la formation scolaire, religieuse et morale des jeunes, poursuivent un double objectif d'instruction et de socialisation. Des prêtres, des frères ou des religieuses s'y substituent à l'influence et au pouvoir de la famille et complètent l'apprentissage des rôles propres au sexe, à l'état et au rang social des hommes et des femmes en devenir dont ils ont la charge.

Dans les collèges classiques pour garçons, le modèle de l'internat domine au XIX^e et encore au XX^e siècle, bien que l'externat prenne de l'importance en milieu urbain après 1920⁹. Le temps y est scrupuleusement réglé. Exercices religieux, classes et études se succèdent quotidiennement, sauf le dimanche, ne laissant que bien peu de place aux loisirs, du reste rigoureusement encadrés par le personnel enseignant. Le règlement n'autorise que de rares congés, surtout au XIX^e siècle. Par exemple, avant 1886, les élèves du collège de Sainte-Anne de La Pocatière n'ont qu'une seule journée de congé pendant toute la période des fêtes. Ce précieux et exceptionnel répit, au lendemain du jour de l'An, ne permet guère à la plupart des pensionnaires de visiter leur famille. À compter de 1886, la règle s'assouplit. Quelques jours de vacances sont dorénavant octroyés après Noël. En 1931, les élèves jouissent enfin d'un congé à la fête de la Nativité. Ils devront cependant attendre 1948 pour obtenir l'autorisation de sortir à Pâques¹⁰. C'est donc dire que les pensionnaires passent leur adolescence loin du giron familial. Les rapports que plusieurs d'entre eux entretiennent avec lui sont épistolaires et, dans certains cas, plutôt distants ou, à tout le moins, intermittents, comme en témoigne cette lettre d'une mère à son fils :

Mon Rodolphe, pourquoi ne réponds-tu pas à chaque chose que nous t'envoyons. Comme les claques tu nous dis pas qu'il te fond bien, et ni merci

9. C. Galarneau, *Les collèges classiques...*, op. cit., 53.

10. François Gagnon, *Le 150^e anniversaire du Collège de Ste-Anne de La Pocatière (1827-1977)* (La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, 1977); Régis Michaud, *Histoire du Collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière 1927-2000* (La Pocatière, Collège Sainte-Anne, 2001), 44. Dans d'autres institutions, les changements sont plus tardifs. À Sainte-Thérèse, par exemple, les élèves obtiennent la permission de sortir pour le Nouvel An en 1896 seulement. Lionel Groulx, *Correspondance 1894-1967, I: 1894-1906 - Le prêtre éducateur* (Montréal, Fides, 1989), 13. Édition critique par Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier.

[...] je t'ai déjà dit bien des fois de répondre à tous ce que nous te donnons. Habitu-toi donc à faire les choses bien, s'est comme cela que tu feras un jeune homme sérieux. Et d'un autre côté ton père sera plus satisfait de toi et j'espère que tu me comprend¹¹.

Hormis le calendrier scolaire, d'autres transformations affectent le règlement, surtout après 1930. Elles sont de modestes, mais néanmoins tangibles concessions à la modernité. Permission est ainsi donnée aux élèves des grandes classes d'écouter certaines émissions radiophoniques, entre autres les programmes de musique classique, de théâtre ou quelque allocution religieuse¹². Le cinéma fait timidement son apparition dans les collèges au cours des années 1920. À La Pocatière, un premier ciné-club est créé en 1948¹³. Au séminaire Saint-Charles-Borromée de Sherbrooke, une telle initiative voit le jour neuf ans plus tard¹⁴.

Ce lent et progressif assouplissement des règles, qui permet des rapports accrus avec le monde, suscitent résistances et critiques à l'intérieur comme à l'extérieur des murs des collèges. Tel prêtre regrette que plusieurs élèves prolongent le congé des fêtes et rentrent deux ou trois jours après la date prévue. En plusieurs établissements, ceux-là sont passibles d'exclusion¹⁵. Tel autre prêtre déplore « qu'on détruisse, par la pratique des vues, à temps et à contretemps, l'enseignement donné à la chapelle¹⁶ ». Un observateur laïque, Maurice Lebel, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université Laval, gémit sur « les divers courants du siècle » s'étant immiscés dans « les maisons d'enseignement et d'éducation » en s'exclamant : « l'extérieur a envahi l'intérieur, l'école est devenue ville ouverte, Athènes n'est plus Athènes, Rome n'est plus Rome¹⁷ ». Au vrai, plusieurs défenseurs des collèges classiques pensent, à

11. Archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe (ASSH), ASE 12 Enseignement et vie étudiante, Lettre de Marie Bécharde à son fils, 30 janvier 1888. Nous n'avons corrigé ni l'orthographe ni la grammaire des passages cités.

12. Archives du Séminaire de Sherbrooke (ASS), P22/1 Chroniques du Séminaire 1929-1941, 218, 285 ; ASS, « Allo Allo Poste S.S.C.B », *Le Copain*, 15 mars 1936 ; R. Michaud, *Histoire du Collège Sainte-Anne...*, *op. cit.*, 24.

13. R. Michaud, *Histoire du Collège Sainte-Anne...*, *op. cit.*, 215.

14. ASS, Jacques Mathieu, « Ciné-Club SSCB », *Le Copain*, 5.

15. Nous avons consulté les règlements des collèges suivants : Saint-Hyacinthe, Saint-Charles-Borromée (Sherbrooke), Sainte-Anne de La Pocatière, Marieville, Chicoutimi, Lévis, Sainte-Marie (Montréal) et Bourget (Rigaud).

16. Archives de la Côte-du-Sud et du Collège Sainte-Anne (ACSA), F100/95/LXXXVII Supérieurat Wilfrid Lebon, Camille Mercier à Wilfrid Lebon, 3 février 1927.

17. Maurice Lebel, « Propos inédits et interdits sur l'éducation », dans *L'éducation et l'humanisme. Essais* (Sherbrooke, Éditions Paulines, 1966), 23. Il s'agit d'une allocution prononcée en 1962.

l'instar de Léon Pratte, directeur des élèves à Saint-Hyacinthe au tournant du xx^e siècle, que «le secret d'une formation sérieuse et d'une action forte et efficace se trouve dans une manière d'agir, toujours la même, et dans la fidélité rigide [aux] traditions. Autant que possible, il ne faut rien changer¹⁸».

Comme d'autres institutions telle l'armée, comme d'autres lieux tels les chantiers forestiers, les tavernes et les gymnases, le collège forge l'identité masculine par la fréquentation quasi exclusive de pairs, réalisant ce que Françoise Héritier dénomme «l'entre-soi de genre¹⁹». Le collège est en effet un univers totalement masculin. Tout au plus les élèves perçoivent-ils les silhouettes fugitives des religieuses qui préparent et servent les repas²⁰. La main-d'œuvre féminine laïque, quand il y en a, est soigneusement soustraite au regard juvénile²¹. La découverte et l'approfondissement des langues, des arts et de la littérature, des sciences, de l'histoire et de la géographie, de même que l'apprentissage de la morale se font par la fréquentation d'auteurs masculins. Dans plusieurs institutions, les pièces de théâtre sont épurées de leurs rôles féminins. Quand ceux-ci échappent à la censure, ils sont joués par les garçons les plus frêles, souvent aussi les plus beaux. Dans le discours pédagogique, les représentations féminines revêtent deux visages bien distincts : d'une part, la Vierge, icône évanescence et intangible de pureté et de tendresse maternelle, d'autre part, les jeunes filles du monde, frivoles, coquettes et superficielles, tentatrices et séductrices.

Les témoignages rédigés pendant les années passées au collège et, de manière encore plus marquée, ceux formulés *a posteriori* par les anciens élèves soulignent le poids de la tradition et les rigueurs de l'internat. Les sorties et les visites sont strictement contrôlées; le courrier est surveillé. Les conditions d'hygiène sont minimales, la nourriture, fade et peu variée, les dortoirs, froids, mal aérés et dépourvus d'intimité, la disci-

18. ASSH, AFG18 Fonds Léon Pratte, Délibérations du conseil - Historiques (d.9 A.3 R.5), 25, section 2, 25.

19. Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, II : *Dissoudre la hiérarchie* (Paris, Odile Jacob, 2002), 215.

20. Gérard Filion, *Fais ce que peux : en guise de mémoires* (Montréal, Boréal, 1989), 83-85; ACSA, Jean-Noël Paquet, *Dix ans à l'ombre du dôme* (document tapuscrit, s.d.), 75.

21. Arthur Beaudoin est à ce point surpris d'entrer dans les quartiers des domestiques féminines qu'il le note dans son journal : «Je descends à la cuisine et conduit par une vieille demoiselle j'entre dans ce séjour habituel des vieilles filles qui n'est visité par aucun écolier à part des exceptions. Je n'en fais pas la description. Je n'y suis pas resté assez longtemps pour examiner». ACSA, F184 Arthur Beaudoin/156, II, Journal, 15 avril 1895.

plaine, accablante, les châtements, durs et injustes, les rapports avec les femmes, rares et toujours suspects. Les journées se succèdent, tristes et monotones; l'ennui règne. Dans le dortoir, les plus jeunes étouffent leurs sanglots. Quelques-uns fomentent des plans d'évasion, qu'ils mettent parfois à exécution. D'autres, rêvant d'être retirés du collège, confient à leurs proches la morosité qui les accable: «Je m'ennuie à en perdre la tête ici! Ah! Quelle année de tristesse et de souffrance. Je suis dégoûté de l'étude²².» Certains puisent dans la désobéissance, d'autres, dans l'humour, le moyen de composer avec la règle et d'atténuer un peu les effets de l'arrachement au foyer familial. Railleur, le jeune Groulx note dans son journal intime: «Si jamais je deviens prédicateur catholique, pour effrayer mes ouailles par les terribles mystères de l'éternité, je leur servirai par comparaison la longueur d'une vie passée au collège²³.»

ENTRE « CŒURS SEMBLABLES »

À l'abri du regard féminin, de l'influence maternelle, des contacts étroits avec les filles du même âge, le collégien est ainsi soumis à un rite initiatique qui assure le passage de l'enfance vers l'âge adulte, qui permet l'émergence d'un caractère viril, par la maîtrise des pulsions et le contrôle de la volonté²⁴. Cet apprentissage relativement long, surtout pour ceux qui complètent le cursus des huit années d'études, marque durablement les élèves comme en témoignent Mémoires et autobiographies. S'ils soulignent d'une voix quasi unanime les privations affectives et physiques de cette adolescence vécue au pensionnat, ces écrits, où perce un sentiment de fierté d'avoir passé l'«épreuve», s'épanchent aussi longuement sur les amitiés de collège, sur les relations profondes, intenses et, parfois très durables, qui s'y sont nouées. «C'est de ce moment que date pour moi une double confraternité qui ne devait s'éteindre qu'avec la vie», note par exemple Georges-Émile Lapalme²⁵. «Mes amitiés de collège me firent passer à un autre niveau, confesse, quant à lui, Jean Éthier-Blais. Il y eut choix, dans un milieu fermé [...]; j'ai choisi et on m'a choisi²⁶.» Nostalgie de celui qui repasse le cours de

22. ACSA, F180 Arsène Hudon/85, LX, Alphonse Pelletier à Arsène Hudon, 13 juin 1892.

23. *Journal* de Lionel Groulx, 2 août 1897, cité dans L. Groulx, *Correspondance...*, *op. cit.*, 33.

24. Sur la séparation comme «acte initial et initiatique», lire André Rauch, *Crise de l'identité masculine 1789-1914* (Paris, Hachette Littératures, 2000), 13, 188.

25. G.-É. Lapalme, *Mémoires...*, *op. cit.*, 77.

26. Jean Éthier-Blais, *Le seuil des vingt ans* (Montréal, Leméac, 1992), 38-39.

sa vie? Dans une certaine mesure, sans doute. Mais des lettres de collégiens ou de jeunes adultes tout fraîchement sortis de l'Alma mater célèbrent aussi l'amitié qui germe et s'épanouit dans ces institutions. Voici l'une d'elles, écrite en 1885 par un finissant :

Depuis que je suis sorti, je passe une bonne partie de mes journées avec mes amis de collège. Tu ne sais pas comme ils sont forts les liens, non qu'on brise, mais qu'on distend au jour des adieux. Ce sont de vraies courroies dont on imagine peu la puissance avant de les éprouver. Ah! Mon cher ami, nous avons besoin de cela pour affronter la vie. Nous avons besoin d'être deux, trois, quatre pour travailler, pour lutter, vaincre, pour souffrir et mourir. Pour moi, je suis fier d'avoir auprès de moi ce qu'il y a de mieux au collège de Ste Anne. Je suis fier et heureux, et j'en remercie Dieu d'avoir pour m'aimer et me défendre des cœurs comme le tien, comme celui du petit Cloutier. Ah! Un vrai cœur, celui-ci, s'il en fut un. Plein d'ardeur et d'enthousiasme [...] Comme Léonard et comme toi, je suis convaincu que le petit Cloutier fera un homme²⁷.

Tels l'auteur de cette lettre et ses amis, les élèves des collèges développent et affermissent, au contact d'autres garçons, de prêtres et de séminaristes, les qualités qui feront d'eux des « hommes », des êtres fiers et respectés, tout à la fois modérés et passionnés. Dans cet univers masculin, la loyauté et la solidarité sont des valeurs importantes. Les délateurs, qui rapportent aux prêtres les actes de désobéissance, ne sont guère prisés²⁸.

Dans les pensionnats, la camaraderie contrebalance et adoucit les rigueurs de la discipline, jette un baume sur l'ennui, contribue à guérir les blessures d'amour-propre qu'inflige un régime pédagogique fondé sur l'émulation et sur son inévitable revers, l'humiliation. Ces amitiés atténuent le vide affectif causé par la séparation familiale. Elles rassurent, soulagent et consolent les élèves arrachés à leur milieu d'origine et marquent durablement le développement de la personnalité et les parcours de vie. Elles ont parfois une influence notable à l'heure de choisir la vocation ou une quelconque profession.

Les amis partagent des activités de loisirs, parlent de leurs lectures ou de leurs projets d'avenir. Ils se donnent des surnoms, s'échangent leurs

27. ACSA, F180 Arsène Hudon / 84, V, Narcisse Degagné à Arsène Hudon, 30 juin 1886.

28. Une chanson intitulée « La cabane des finissants » écrite à la fin du XIX^e siècle évoque par exemple la délation d'un élève ayant dénoncé aux autorités du collège Sainte-Anne ses condisciples qui se réunissaient en cachette dans un abri de fortune pour boire, manger et fumer. ACSA, F184 Arthur Beaudoin / 156.

journaux intimes²⁹, correspondent ensemble pendant l'été, se jurent, aussi, fidélité et assistance mutuelle. Ensemble, ils s'amuse aux dépens d'autres élèves et du personnel enseignant. Les sœurs des condisciples, que les collégiens visitent parfois durant les vacances estivales, font l'objet d'un amour fantasmé qui trouve dans certains cas à s'exprimer plus ouvertement. Édouard Provençal, élève à Sainte-Anne, taquine un confrère épris de la sœur d'un camarade et avoue, du même coup, son béguin pour une autre jeune fille :

Tu me dis que tes vacances sont plus ou moins tranquilles. Prends garde ! Ça voudrait dire beaucoup pour un qui aurait un peu de malice [...] Vois-tu, moi, je suis dans une position qui diffère complètement de la tienne. J'ai fait mes adieux à celle qui avait toute mon affection et qui maintenant demeure à Québec avec toute sa famille. Une rose de plus parmi les épines de St-Sauveur. Je suis donc tout à fait éloigné du danger, tandis que toi, te voilà enlacé dans les doux filets de Mlle Degagné. [...] Pauvre petite Cloutier, que c'est de valeur ! D'aller ce planter dans un couvent ! Mais pense y donc. Moi me voilà veuf³⁰...

Au collègue, les amis se rencontrent dans les cours de récréation et dans diverses cachettes qu'adoptent les élèves pour échapper un peu à la surveillance, griller une cigarette ou, encore, consommer des friandises ou de l'alcool, denrées toutes prohibées par les règlements. À La Pocatière, par exemple, les philosophes trouvent refuge dans une caverne, la « grotte des fées », où ils fument et discutent devant un bon feu³¹. Si, dans les dortoirs, leurs lits sont par bonheur voisins, les élèves liés d'amitié peuvent prolonger en chuchotant leurs conversations. Plusieurs échangent aussi des regards complices et malicieux ou quelque billet à la chapelle, au réfectoire ou dans les salles d'études. Ils doivent, le cas échéant, prendre bien garde aux surveillants qui ne tolèrent guère cette forme de complicité.

Ces amitiés se développent à la faveur d'affinités et d'habitudes communes : goût pour le théâtre et la lecture chez les uns, penchant pour la cigarette ou le sport, chez les autres. Elles unissent ceux qui ont en commun une origine, des intérêts ou quelque « tare » qui les éloigne

29. « Je lis le journal de Scarron. Bien fait, bien rédigé. Je désirerais le mien semblable mais je ne puis. Je ne possède pas la verve de Scarron ni sa vive imagination ». ACSA, F184 Arthur Beaudoin/156, II, Journal, 5 février 1895.

30. ACSA, F180 Arsène Hudon/84, XV, Édouard Provençal à Arsène Hudon, 22 août 1885.

31. Wilfrid Lebon, *Histoire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière 1827-77* (Québec, Chartier et Duval, 1948), 399-400.

des autres élèves. Car si tous, dans les collèges, sont à première vue égaux et semblables, les inégalités n'en demeurent pas moins bien présentes. En dépit de l'uniforme qui limite l'expression de l'individualité tout en rendant bien visible le statut d'étudiant de celui qui l'endosse, les différences tenant à l'origine sociale et ethnique, à l'âge, à l'apparence physique ou au statut de pensionnaire ou d'externe perdurent. Ainsi, le collège n'abolit pas les barrières sociales. Les écarts s'y perpétuent et s'y recomposent plutôt en fonction des règles officielles prescrites par l'institution et des lois implicites qu'impose la pression des pairs. L'aménagement des lieux prévoit par exemple une séparation entre petits et grands. Pareille ségrégation distingue les élèves du cours classique et ceux du cours commercial, quand l'un et l'autre coexistent dans le même établissement. Chaque groupe a alors ses classes, son dortoir et même sa cours de récréation. Autant que possible, la plupart des collèges limitent par ailleurs les contacts entre pensionnaires et externes, par qui passent généralement livres et journaux interdits, lettres intimes, cigarettes, chocolat et autres marchandises prohibées.

Les comportements qu'affichent les élèves les uns par rapport aux autres renforcent la ségrégation imposée par la maison : la jalousie, la défiance, l'arrogance même, marquent les relations peu nombreuses et souvent fugaces entre internes et externes³². Fils de bourgeois, fils de cultivateurs et fils d'ouvriers se regardent avec méfiance ou mépris³³. Les inconduites des parents, des sœurs ou des frères valent à certains d'incessantes persécutions. Tel enfant se fait répéter par ses confrères de classe que sa mère est une « mauvaise femme ». On demande même au garçon avec quel pensionnaire sa mère « s'amuse le plus³⁴ ».

Dans les collèges, la concurrence est vive et soutenue. Les élèves rivalisent pour les premières places en classe, pour les meilleures performances dans les aires de jeux ou dans les pièces de théâtre et, encore, se disputent l'affection des professeurs les plus estimés. Sobriquets et

32. ASSH, BFP 6, d.1, Mémoires du juge Philippe Pothier ; Pierre Savard, « Étudier au séminaire dans les années cinquante. Rémiscences d'un externe », *Cap-aux-Diamants*, 4,1 (printemps 1988) : 33.

33. T. D. Bouchard explique : « Né prolétaire, puisque fils d'un ancien quétienne du Marché-à-Foin, les petits messieurs du haut de la côte ne m'acceptaient pas volontiers en leur compagnie. Aussi m'étais-je lié d'amitié avec deux fils d'ouvriers. » T.-D. Bouchard, *Mémoires*, 1 : *Ma vie privée* (Montréal, Éditions Beauchemin, 1960), 55.

34. ACSA, F184 Arthur Beaudoin/158, LXIX, Madame J. A. Charest à Arthur Beaudoin, 14 avril 1919.

quolibets expriment les antagonismes. Les élèves de petite taille ou d'un physique ingrat, ceux à la voix haute, à l'accent pointu, à la constitution fragile ou aux manières délicates sont stigmatisés³⁵. Souffrent aussi de toutes sortes de vexations les garçons aux manières particulièrement rustres, ceux qui bégayaient ou qui mouillent leurs lits. Jean E. Racine évoque dans ses Mémoires un condisciple toujours sale, aux cheveux ébouriffés, qui « sentait l'urine comme s'il eût pissé dans sa culotte » et qui avait « sur ses livres et ses cahiers autant de taches d'encre que sur ses doigts ». Cet élève, marginal par ses manières et son apparence, était régulièrement battu par le directeur des élèves³⁶. Ainsi, l'attitude du personnel enseignant avait parfois pour effet d'accentuer l'ostracisme des pairs. Ces rapports de pouvoir, qui faisaient gagnants et perdants, avaient de profondes incidences sur le développement des groupes d'amis. Dans un langage coloré et volontiers familier, Claude Jasmin, élève du Collège André-Grasset entre 1943 et 1947, dira par exemple :

Peu à peu, au collège, il se forme dix, vingt petits clans. Ceux qui se ressemblent s'assemblent. D'une part les nonos, selon nous, les petits fifis des pères, les forts en thèmes, les petits génies élevés souvent sous les jupes de leur mère. D'autre part, les « roffes and toffes », les déniaisés, les débrouillards qui savent fuir les pièges des directeurs de conscience³⁷.

Toute une série de hiérarchies, les unes très apparentes, les autres plus subtiles caractérisent donc l'univers collégial. Les rivalités s'expriment à travers diverses manifestations de violence verbale, physique et psychologique. Les coups pendables, les empoignades et les bagarres à mains nues ou, même, au couteau traduisent les inimitiés entre élèves. En 1924, des élèves du collège de Saint-Hyacinthe sont accusés « d'avoir, par une barbarie digne des affidés du Ku-Klux-Klan et des sauvages primitifs du Canada, cruellement maltraité et horriblement souillé avec une substance noire, le joli visage » d'un de leurs condisciples³⁸. La victime subit les railleries des autres collégiens et en sort profondément humiliée. Les

35. Louis-Edmond Hamelin, *Écho des pays froids* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996), 39-40; Donald J. Horton, *André Laurendeau. La vie d'un nationaliste 1912-1968* (Montréal, Bellarmin, 1995), 31; ASS, Chanoine Damien Lessard, « La langue parlée », *Le Copain*, octobre 1960; ASSH, AFG 7, Jérôme-Adolphe Chicoyne, Mémoires de Jérôme-Adolphe Chicoyne (3) (d.101.6), D1.

36. Jean E. Racine, *Souvenirs en ligne brisée. Écrits intimes* (Montréal, Leméac, 1969), 52. Il a fréquenté un collège montréalais, qu'il ne nomme pas dans ses Mémoires, dans les années 1930.

37. Claude Jasmin, *Pointe-Calumet Boogie-Woogie : récit* (Montréal, La Presse, 1973), 65.

38. ASSH, ASE 12, d. 12, Cour civile et criminelle : causes et jugements, 7 octobre 1924.

chroniques du même collège révèlent aussi des altercations entre élèves qui valent à leurs auteurs, en guise de punitions, quelques « tapes » ou des coups de règles. En 1874, un humaniste ayant frappé « un de ses confrères avec un couteau » doit ainsi subir les foudres du directeur des élèves³⁹.

Dans les collèges, comme ailleurs dans la société, le code viril fait des exclus et touche de manière particulière ceux qui affichent des signes de faiblesse ou qui sont perçus comme efféminés. Entre garçons se manifestent des rapports de genre transversaux⁴⁰ où les caractéristiques attribuées au féminin engendrent la stigmatisation. Richard Garneau se souvient des insultes dont il a fait les frais :

Chaque année je remportais le premier prix de diction et mon professeur, l'excellent M. Mordret, me citait en exemple auprès de mes camarades qui n'en avaient cure. Même que certains d'entre eux, sans doute mourant de jalousie, me traitaient de tapette. Car à cette époque-là, le bon parler français était identifié à un manque de virilité⁴¹.

Les contacts quotidiens et étroits avec les pairs produisent en somme des effets contradictoires. Amitiés profondes et animosités tout aussi profondes naissent dans la promiscuité des collèges. Source de consolation, voire d'accomplissement pour les élèves les plus populaires, cette vie grégaire s'avère, pour d'autres, une véritable épreuve où l'humiliation et les vexations s'ajoutent aux douleurs de l'ennui et à la rigueur du règlement. Pour ces derniers, la vie en communauté est paradoxalement marquée par l'isolement. À cet égard, les témoignages relatifs aux décennies 1940 et 1950 révèlent une pression sociale particulièrement forte en faveur d'une « performance virile » et une condamnation non équivoque d'un langage soigné, voire châtié. Roland Lorrain, élève à Jean-de-Brébeuf, confie avoir subi une situation assez semblable à celle qu'a vécue Garneau :

39. ASSH, AFG 13, Rémi Ouellette, *Chroniques collégiales et étrangères 1865-1875* (d. 14). Nous avons abordé la question des bagarres et autres altercations physiques dans « Pour être homme, tu transgresseras. Quelques enjeux de la socialisation masculine dans les collèges » (article soumis).

40. Nous empruntons l'idée de transversalité à Danièle Combes, Anne-Marie Daune-Richard et Anne-Marie Devreux, « Mais à quoi sert une épistémologie des rapports sociaux de sexe ? », dans Marie-Claude Hurting, Michèle Kail et Hélène Rouch, dir., *Sexe et genre* (Paris, CNRS Éditions, 1991), 64-65.

41. Richard Garneau, *A toi, Richard. Altius, Angelus, Airbus* (Montréal, Stanké, 1992), 15. Il a fréquenté le Séminaire de Québec entre 1944 et 1952.

Je pris la résolution, héroïque et déraisonnable, de corriger mon langage. Je commençai d'abord par les voyelles : mes « a », que je cessai de couvrir d'accents circonflexes quand il n'en fallait pas, devinrent ouverts et clairs comme ceux des Français. Quelle horreur ! je fus, du coup, menacé de « fifiisme » ! Ce fut un supplice [...]

Le petit mot « tu » prononcé correctement avec le bout de la langue derrière les dents d'en haut, me valut de presque aussi grands tourments que le maudit « papà ». Cette fois, ça y était : j'étais classé « fifi ». Les quolibets se multiplièrent au collège ; on faisait, en me regardant, des mines précieuses de filles constipées, on se mettait la bouche en cul de poule, on se pliait en deux de rire. J'étais un martyr⁴².

Comment interpréter ces témoignages ? Les mêmes persécutions sont-elles moins présentes quelques décennies plus tôt ou s'expriment-elles en fonction de critères différents ? Les sources sont trop parcellaires pour répondre de manière catégorique à cette question. Le silence des élèves les plus anciens, ceux de la fin du XIX^e siècle, sur ces brimades tient peut-être à la pudeur, à la honte, même, de révéler les blessures d'amour-propre. Par contraste, les garçons ayant fréquenté les collèges classiques à la toute fin de la période auraient été plus enclins à divulguer dans leurs Mémoires les persécutions subies, à l'heure où s'expriment un peu plus librement les souffrances masculines et que sont tout à fait révolus la culture et l'univers des collèges. Il est possible également, mais l'hypothèse reste à vérifier, que dans l'après-guerre l'essor d'une culture de masse imposant de nouveaux canons esthétiques⁴³ où virilité rime avec rudesse des manières⁴⁴ renforce simplement la stigmatisation d'attitudes corporelles, gestuelles ou langagières déjà réprouvées auparavant.

ÉLOGES DE L'AMITIÉ

Quoiqu'il en soit, la pression des pairs et les réflexes homophobes n'excluent pas les manifestations d'affectivité. Dans la correspondance des collégiens du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, l'amitié s'exprime

42. Roland Lorrain, *La mort de mon joul* (Montréal Éditions du Jour, 1966), 8, 10. À la même époque, des articles du journal *Le Copain*, conservé aux AAS, font part de semblables vexations adressées aux élèves qui soignent leur langage.

43. Gaston Desjardins, *L'amour en patience. La sexualité adolescente au Québec, 1940-1960* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995), 58-59.

44. À travers par exemple des modèles comme Humphrey Bogart ou John Wayne. Voir George L. Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne* (Paris, Abbeville, 1997), 207-208.

avec de tendres accents⁴⁵. Peut se lire, dans ces déclarations, la double influence du romantisme et de l'ultramontanisme. La piété sentimentale que répercute toute une littérature édifiante encourageant la dévotion à la Vierge, à l'Enfant-Jésus et au Sacré-Cœur et exaltant les vertus d'une Thérèse de Lisieux ou, plus tard, dans les années 1930-1940, d'un Gérard Raymond favorise l'éclosion de cette prose où percent l'émotion et la tendresse. Les élèves sont en effet mis en contact avec une religion émotive, aux inflexions doloristes, susceptible d'exacerber la sentimentalité juvénile. Tout comme certains de leurs professeurs qui se pâment pour Chateaubriand, Lamartine ou, encore, Musset⁴⁶, des élèves rédigeaient des lettres enflammées et se jurent une amitié exclusive et indéfectible. Groulx s'inspire ainsi de Lacordaire et de Perreyve⁴⁷. Confidences et serments s'énoncent au moyen d'hyperboles et de métaphores que ponctuent de nombreux points d'exclamation. Des lettres s'accompagnent de portraits ou même d'un chiffon souillé de sang⁴⁸. Le goût pour la démesure qui marque l'éloquence profane et sacrée trouve écho dans l'art épistolaire. Les élèves s'épanchent longuement sur leurs sentiments et sur leurs états d'âme. Ils se remémorent leurs premières rencontres, célèbrent la communion de leurs esprits et de leurs cœurs. Le jeune Groulx écrit par exemple, en 1898 :

Quand je t'ai connu pour la première fois, il y avait déjà longtemps que je cherchais un ami, mais un ami selon Dieu. Tout jeune, hélas ! Mon âme était allée se brûler à des affections légères et puériles et plus heureuse que le papillon folâtre, si elle y a laissé de ses lambeaux, elle n'y a point laissé ses

45. Ce type de correspondance a été étudié pour la France par Gabrielle Houbre, « Prémices d'une éducation sentimentale : l'intimité masculine dans les collèges (1815-1848) », *Romantisme*, 68 (1990-II) : 9-22 ; et pour les États-Unis, E. Anthony Rotundo, « Romantic Friendship : Male Intimacy and Middle-Class Youth in the Northern United States, 1800-1900 », *Journal of Social History*, 23 (automne 1989) : 1-25. Nous n'avons pas de lettres pour les deux dernières décennies couvertes par l'étude.

46. Maurice Lemire, dir., *Le romantisme au Canada français* (Québec, Nuit Blanche éditeur, 1993). Le juge Philippe Pothier qui fréquenta le séminaire de Saint-Hyacinthe entre 1917 et 1925 écrit par exemple au sujet de l'abbé Élie Renaud, professeur en Belles-Lettres : « Il fallait le voir vibrer quand il nous lisait une pièce d'anthologie. Il avait le talent de nous communiquer ses sentiments. Musset et ses "Nuits" le faisaient pleurer. Pour lui, il n'y avait que les romantiques. André Chénier et la "Jeune Captive" était son œuvre de prédilection. Il aurait bien voulu toucher à Baudelaire mais la censure du collège le lui avait interdit. » ASSH, BFP 6, d.1, Mémoires du juge Philippe Pothier (1971), Document tapuscrit, 131.

47. L. Groulx, *Correspondance 1894-1867*, x.

48. « Il n'en faut pas plus pour dire à son ami qu'on l'aime », explique l'auteur de la lettre. ACSA, F180, Arsène Hudon/85, XIV, Narcisse Degagné à Arsène Hudon, Séminaire de Québec, 17 décembre 1885.

ailles [...]. On m'avait déjà parlé de toi, et l'on avait dit beaucoup de bien. Sans m'en apercevoir, sans que j'en connaisse les premières causes, je sentais de jour en jour, comme des impulsions secrètes qui me poussaient vers toi. [...] Sur ton front pur, perçaient comme des étoiles brillantes les feux et les éclats d'une jeunesse toute pure. [...] Daniel, depuis le soir que je t'ai rencontré, je n'ai pu arracher de mon âme un quelque chose de toi qui y était entré⁴⁹.

À l'heure de la séparation, les adieux sont parfois difficiles. En 1908, Auguste Pelletier entre au noviciat des Pères du Saint-Sacrement, à Montréal. Juste avant de partir, il témoigne de son attachement à son ami Camille Mercier, qui reste à Sainte-Anne :

Te dire combien j'étais attaché à toi par toutes les fibres de mon âme est bien inutile [...]. Depuis plusieurs années, je me berçais de la douce espérance de passer la majeure partie de ma vie à tes côtés. Tout deux nous eussions fait le bien, nous encourageant mutuellement, nous aimant de toute la force de notre cœur. Les beaux jours que nous avons passés ensemble étaient un gage du bonheur qui nous était réservé à tous deux. Et voilà que toutes mes espérances, tous mes beaux rêves sont anéantis. Si tu savais combien j'ai le cœur brisé⁵⁰.

Comme en témoignent ces lettres, l'amitié entre condisciples prend, dans certains cas, l'allure de véritables idylles et emprunte au langage et au rituel des rapports amoureux. Plus que de la simple camaraderie, ces relations intenses sont fondées sur une complicité particulière, sur des liens qui se veulent uniques et très profonds. Dans une langue moins fleurie que celle de Groulx, où sont néanmoins présents les élans d'affection, Hector de Saint-Denys Garneau, élève de Belles-Lettres au collège Sainte-Marie, écrit à son ami André Laurendeau, en 1930 : « mon âme qui est presque toute mon cœur aime la tienne et ton cœur d'une façon un peu étrange où il entre de l'amitié, de la compréhension, de l'admiration et quelque chose qui ressemble singulièrement à l'amour, qui en est peut-être après tout⁵¹ ». Aux antipodes des rivalités et des railleries qui caractérisent les rapports entre pairs dans les collèges, par contraste avec le détachement, la maîtrise et le contrôle des pulsions

49. Lettre à Daniel Plouffe, Vaudreuil, 23 juin 1898 dans L. Groulx, *Correspondance 1894-1867*, 45.

50. ACSA, F134, Camille Mercier/160, VII, Auguste Pelletier à Camille Mercier, 22 août 1908.

51. De Saint-Denys-Garneau, *Lettres à ses amis* (Montréal, Éditions HMH, 1970), 11.

marquant l'idéal viril, ces amitiés juvéniles sont tendres et romantiques⁵². Elles procurent une sécurité émotive. Elles sont refuges, points d'appui et points de repère dans un quotidien marqué par l'effacement parental, la concurrence ou, dans ce dernier cas, la maladie.

Les liens d'amitié des héros bibliques et des figures du sanctoral servent de modèles à certains jeunes désireux d'exprimer leurs amitiés. En 1890, Narcisse Desgagné, séminariste à Chicoutimi, compare les sentiments qui le lient à Arsène Hudon, dont il a fait la connaissance au collège Sainte-Anne, à l'attachement de Jonathan, fils de Saül, pour David. Le véritable ami, écrit Narcisse, c'est « l'élu entre mille⁵³ ». L'amitié de certains se mesurent aussi à l'aune de la relation entre le Christ et ses apôtres : « Ce doit être bien le désir de N. S. que nous puisions dans l'amitié chrétienne la suavité et la force qu'elle procure puisque lui-même a bien voulu avoir des amis qu'il aime d'un amour si parfait et si tendre », dira un élève⁵⁴. Avec de tels modèles, les sacrifices et les actes de dévouement, de bravoure et d'héroïsme peuplent l'imaginaire sentimental des garçons. Certains collégiens trouvent aussi leur inspiration dans la culture humaniste. Henri-Raymond Casgrain se souvient avec émotion d'un professeur particulièrement aimé, dont la beauté s'apparentait aux modèles de la renaissance et du néo-classicisme :

Il avait, ce qui ne nuisait pas à son influence, tout pour lui, beauté physique, intellectuelle et morale ; jeunesse dans tout son éclat, taille, force et maintien superbes, tête et buste faits, il semblait fait pour le ciseau de Benvenuto Cellini, de Pradier ou de Canova, front large sous une chevelure brune abondante, de beaux yeux noirs limpides, pétillants d'intelligence, sourire toujours prêt à s'épanouir sur une bouche bien découpée, où se reflétaient tout ensemble la finesse, l'aménité et la bienveillance, voix musicale harmonieuse et éloquente, coulant de source⁵⁵.

Dans le même ordre d'idées, un autre ancien, Benoit Lacroix, qui a fréquenté le collège Sainte-Anne entre 1927 et 1935, témoigne, quant à lui, de l'impact de la culture humaniste sur la sentimentalité des élèves et des professeurs :

52. Sur ce point, nos observations rejoignent celles de Rotundo, « Romantic Friendship... ».

53. ACSA, F180, Arsène Hudon/85, XIV, Narcisse Degagné à Arsène Hudon, 30 octobre 1890. De nos jours, des exégèses voient dans l'histoire de David et Jonathan une relation homosexuelle.

54. ACSA, F180, Arsène Hudon/84, LVII, Émile Poirier à Arsène Hudon, 31 mai 1888.

55. Cité dans W. Lebon, *Histoire du Collège de Sainte-Anne...*, 89-90.

Certains de ces professeurs étaient littéralement en amour avec Eschyle, Euripide, Sophocle (oh, Antigone!), Horace, Virgile. L'un d'eux nous traduisait à haute voix, et en suivant à peine son texte latin, les amours de Nisus et d'Euryale. Nous en avions les larmes aux yeux. Et pour cause ! Car, dans un collège où il n'y a que des garçons, les amitiés masculines sont plus faciles, en un sens. Les récits nous justifiaient d'avoir des petits yeux sur les plus jeunes de la salle A⁵⁶.

Enfin, Jacques Languirand, élève au collège Sainte-Marie, à Montréal, dans les années 1940, décrit, dans un ouvrage consacré à Hubert Aquin, les relations troubles et ambiguës qu'entretenaient certains de ses camarades. Un des professeurs, le père Vigneault, avait joué un rôle important dans la naissance de cette amitié non dénuée de tendresse et de sensualité. Les amis discutaient histoire et littérature, se passionnaient pour le théâtre, visitaient en cachette les cimetières où ils prenaient plaisir à se faire peur. Les rapports entre ces élèves et leur maître évoquaient, explique Languirand, les *Relations particulières* de Roger Peyrefitte et *Les Enfants terribles* de Cocteau :

Le langage y était théâtral, c'était un langage d'initiés qui jouaient leurs vies. Les paroles dites contredisaient la réalité ou ne correspondaient pas à ce qui était senti. On se trouvait dans une situation limitrophe, c'est-à-dire dans un entre-deux, ce n'était pas de l'homosexualité, mais ça en participait. C'était le jeu homosexuel grec, donc pas sexuel tel quel, mais néanmoins trouble⁵⁷.

Beauté des corps masculins, amitiés intenses sinon charnelles, passions aux destins tragiques : les contempteurs des classiques païens avaient bien saisi, au XIX^e siècle, la suggestivité de certains textes et leurs effets possibles sur les imaginations juvéniles. Les menées de M^{gr} Gaume et de ses disciples québécois pour les bannir des collèges n'eurent pas raison, cependant, de la tradition et des critiques de leurs détracteurs qui leur opposèrent les modèles tout aussi équivoques offerts par les

56. Jean-Paul Lefebvre (propos recueillis par), *Les temps changent. Une génération se raconte* (Montréal, Fides, 1988), 172. Dans l'*Énéide* de Virgile, Nisus et Euryale, son jeune ami, sont des guerriers d'Énée. Leur relation n'est pas explicitement homosexuelle, mais Virgile insiste sur leur beauté et leur attachement l'un à l'autre. Euryale est tué lors du siège du camp troyen. Après un sanglant corps à corps avec Volcens, Nisus meurt sur le cadavre d'Euryale. Un autre élève ayant fréquenté Sainte-Anne à peu près à la même époque raconte aussi l'effet produit par cet enseignement en classe de Versification. ACSA, Jean-Noël Paquet, *Dix ans à l'ombre du dôme* (document tapuscrit, s.d.), 50A.

57. Jacques Languirand fréquenta le collège Sainte-Marie entre 1946 et 1948. Il y fit ses classes de Belles-Lettres et Rhétorique.

livres saints⁵⁸. Un enseignement moralisateur, voire accusateur, une surveillance tatillonne et des mesures disciplinaires très strictes devaient offrir un contrepoids efficient, à défaut d'être totalement efficace, aux allégories des humanités et de certains textes bibliques.

LES ÉCUEILS DE L'AMITIÉ

«Je suis ennuyé, fatigué. Toujours ces surveillants qui viennent voir ce que nous faisons», note Arthur Tremblay dans son journal en 1891⁵⁹. De fait, le combat contre le « vice », les « actions scandaleuses », l'« impureté » sous toutes ses formes – confidences amoureuses, paroles et écrits licencieux, masturbation, attouchements sexuels entre élèves – exige une vigilance de tous les instants de la part du personnel des collèges. La transition vers l'âge adulte et l'acquisition des traits « virils » doivent passer par la réserve, la sublimation et la maîtrise des pulsions. Diverses mesures de surveillance visent à prévenir la masturbation, cette « grande peur » de l'Occident du XIX^e et d'une partie du XX^e siècle, qu'entretient la littérature médicale par de longues et détaillées descriptions des maux physiques et moraux sensés en découler⁶⁰. Les dortoirs font ainsi l'objet d'un contrôle assidu ; l'habillement, le déshabillage et la toilette sont réglés par un rituel strict visant à préserver la vertu et la pudeur. Les promenades et les jeux s'accomplissent dans le respect d'une maxime : « rarement seul, jamais deux, toujours trois⁶¹ ». Le personnel surveille le courrier et fouille les pupitres, parfois à la demande des parents. En 1919, une mère expose ses inquiétudes au directeur de Sainte-Anne. Un ancien élève, maintenant soldat, entretient « des correspondances louches », « malsaines », « immorales » avec son fils, un enfant « pur » et « délicat ». Il « l'aime ardemment, explique-t-elle, et s'il faut en croire ses lettres, d'un amour passionné⁶² ». Aussi prie-t-elle les professeurs de surveiller son garçon. Les autorités des collèges portent également attention aux conversations⁶³. Bon nombre d'élèves font en

58. Sur le gaumisme, lire notamment Daniel Moulinet, *Les classiques païens dans les collèges catholiques ? Le combat de M^{sr} Gaume (1802-1879)* (Paris, Éditions du Cerf, 1995).

59. ASSH, REG 40, Émile Chartier, Journal d'Arthur Tremblay 1889-1892 (d.140), 5 septembre 1891.

60. Jean Stengers et Anne Van Neck, *Histoire d'une grande peur : la masturbation* (Bruxelles, Éditions de l'Université libre de Bruxelles, 1984).

61. Marcel Trudel, *Mémoires d'un autre siècle* (Montréal, Boréal, 1987), 29.

62. ACSA, F184, Arthur Beaudoin/158, LIV, Mme M. Moreau à Arthur Beaudoin, 19 janvier 1919.

63. ASSH, AFG18 Léon Pratte, Traditions 1 (d.9A.3R.5), Questionnaire important pour se rendre compte de la communauté, s.d., ASSH, AFG18, Léon Pratte, Avis aux professeurs (d.10.1, chemise 3), s.d. Les deux documents datent du début du XX^e siècle.

effet leur éducation sexuelle à travers les plaisanteries au double sens irrévérenciaux. Dans les années 1930, l'actrice hollywoodienne Mae West, connue pour sa sensualité et ses attitudes volontiers provocatrices, alimente les discussions et les fantasmes des étudiants sherbrookoïses et, sans doute aussi, ceux des autres institutions⁶⁴. Les plus expérimentés initient leurs condisciples à la masturbation, certains combinant le geste à la parole. Au milieu des années 1940, une dénonciation d'un collègue vaut l'expulsion à Jacques Languirand et à son voisin de pupitre. Pendant l'étude, les deux jeunes hommes se caressaient discrètement l'un et l'autre grâce à une ouverture dans le haut de la poche du pantalon pratiquée avec une lame de rasoir qui permettait d'y introduire la main⁶⁵. Jean Éthier-Blais se souvient, pour sa part, de l'indignation que suscitèrent chez lui, vers la même époque, les propos grivois d'un compagnon :

Chaque année, au collège, le docteur Tanguay, vieil ami de la maison, venait faire l'inspection des élèves, s'assurer que nous grandissions en suavité, il va s'en dire, et en virilité. Un jour, après l'un de ces examens, je me promenais avec un camarade, dans la cours de récréation extérieure. Il m'entreprit sur le sujet de la masturbation. En riant, comme d'une chose naturelle à laquelle personne n'échappe, mais dont il faut savoir doser le flux. En somme, il répétait, sur un ton égrillard, ce que nous disait, de façon presque mécanique le docteur Tanguay, propos repris, après la confession, par un père spirituel. Je fus profondément choqué par les remarques de ce camarade et, par la suite, l'évitai⁶⁶.

Tout comme les Mémoires des anciens, les archives institutionnelles traduisent pour l'ensemble de la période un malaise bien réel par rapport à la sexualité, dont on ne parle habituellement qu'à demi-mot, sur un ton badin, grivois ou indigné. Des métaphores désignent les gestes réprouvés. Ainsi, Léon Pratte, directeur des élèves au séminaire de Saint-Hyacinthe, morigène ceux qui « se mouchent dans leurs draps de lit⁶⁷ ». Les élèves qui « jouent à la catin » ou ceux qui « fouillent dans leurs poches » sont pareillement dénoncés. Tout au plus quelques

64. ASS, « Bagage malpropre », *Le Copain*, 5 septembre 1935, 4. Il est aussi question de « conversations scabreuses » dans « Petit blond, belle noire », *Le Copain*, novembre 1957.

65. Claude Paquette, *Languirand. Biographie* (Montréal, Libre Expression, 1998), 35. Certains prêtres et ecclésiastiques font de vives remontrances aux élèves qui se promènent les mains dans les poches. Pierre Baillargeon, *Les médisances de Claude Perrin* (Montréal, Éditions du Jour, 1973). Baillargeon a fréquenté Brébeuf entre 1929 et 1938.

66. J. É-Blais, *Le seuil des vingt ans*, op. cit., 45-46.

67. ASSH, BFP 6, d.1, Mémoires du juge Philippe Pothier.

sermons et des articles à l'intention des éducateurs ou des parents publiés dans les années 1940 et 1950, à l'heure où s'articule un nouveau discours sur la sexualité, abordent plus ouvertement la question⁶⁸. Comme l'écrit François Hertel, « la peur du péché de la chair constitue une sorte de centre d'attraction et de répulsion à la fois, autour duquel tout tourne⁶⁹ » dans les collèges.

Les « amitiés particulières », c'est-à-dire les relations exclusives entre deux élèves, sont passibles d'expulsion quand elles prennent une tournure charnelle. Lors d'une première offense et pour des gestes jugés mineurs, les élèves se font servir de sévères avertissements, des réprimandes bien senties ou, encore, sont tournés en dérision devant leurs condisciples. Victor Barbeau, élève à Sainte-Marie au début du xx^e siècle, se souvient par exemple d'un professeur qui « lut, en classe, la bouche en cœur, la missive qu'il venait d'intercepter », sous les rires bruyants du groupe⁷⁰.

La pratique des « chatteries », que l'on appelle aussi parfois « chattage », est attestée pendant tout le xix^e et encore au xx^e siècle. Le terme désigne l'amitié qui unit à un petit un élève des grandes classes, ou même un ecclésiastique. C'est souvent l'aîné qui initie la relation. Il introduit son cadet à l'univers collégien, lui procure protection et gâteries. Quand la liaison prend une tournure plus affirmée, les amis s'échangent furtivement regards espiègles et mots doux, ou, même, tendres baisers et caresses. À la fin du xix^e siècle, le jeune Arthur Beaudoin s'amuse, dans son journal, du penchant avoué des Philosophes pour les petits⁷¹. De la rencontre inopinée que lui et ses condisciples font d'un vieux prêtre, ancien du collège, lors d'une promenade, il retient, entre autres confidences, qu'à son époque aussi, dans les années 1840, « les grands du cours latin aimaient les petits du cours anglais⁷² ». Ces liens d'amitié, pas toujours dénués de sensualité, permettent à certains d'explorer leur homosexualité naissante. Chez d'autres garçons, qui entretiennent des rapports distants et plutôt rares avec leurs familles et avec les femmes, ils

68. Par exemple, ASS, P-100, Association des parents du Séminaire de Sherbrooke 1944-1993, L'éducation idéale, rapport de la journée des parents, 5 octobre 1947, 9-10; P-100, Association des parents du Séminaire de Sherbrooke 1944-1993, Famille-Collège (1943-1964) causerie par l'abbé Irénée Lussier, 12 mars 1944. Voir aussi G. Desjardins, *L'amour en patience...*, op. cit.

69. François Hertel, *Louis Préfontaine apostat. Autobiographie approximative* (Montréal, Éditions du Jour, 1967), 41.

70. Victor Barbeau, *La tentation du passé* (Montréal, La Presse, 1977), 41.

71. ASSH, F184, Arthur Beaudoin/156, II, Journal, 17 février 1895.

72. Au collège Sainte-Anne, le « cours anglais » regroupe les Élémentaires français, les Élémentaires latins et la Syntaxe.

répondent aussi vraisemblablement à un besoin affectif. Ils ne sont pas propres, du reste, au milieu collégien, comme l'a montré Steven Maynard dans son analyse des amours masculines juvéniles dans les milieux ouvriers ontariens au tournant du siècle⁷³.

Ces relations posent un problème particulier aux autorités des collèges quand elles mettent en cause un étudiant en théologie qui se prépare à la prêtrise tout en enseignant dans les petites classes. En dépit des règlements qui interdisent aux ecclésiastiques les rapports étroits avec les élèves, des scandales secouent parfois les maisons d'éducation. Les directeurs et l'évêque semblent alors déchirés entre leur dessein de multiplier les vocations et leur volonté d'appliquer la règle et de sévir contre une relation qui apparaît problématique non pas tant en raison du rapport de pouvoir et d'autorité entre un jeune adulte et un enfant qu'à cause de son caractère sensuel. À au moins deux reprises au milieu du XIX^e siècle, mais les cas sont peut-être plus nombreux que ce qu'en révèlent les archives, le premier objectif triomphe du second. A. L., qui « aime beaucoup à avoir de petits écoliers pour amis ou chats⁷⁴ » et qui a essuyé pour cette raison « de vifs reproches », est quand même ordonné prêtre, tout comme J. H., connu comme « un vrai collin-fillette, un franc écervelé, un véritable cattineur, dans toute la force du terme⁷⁵ ». À la constance de la surveillance et des interdictions adressées aux élèves s'oppose le mutisme, l'indulgence même, quand des ecclésiastiques sont en cause. En 1864, lors d'une enquête au collège de Marieville, le personnel et les élèves nient les accusations portées contre un prêtre. Pourtant, dans les jours qui suivent, le mandataire de l'évêque prie son supérieur « d'avertir paternellement Mr K. de ne plus embrasser ni caresser les petits écoliers, comme il l'a fait plusieurs fois devant la communauté, car cette conduite est de nature à le déprécier auprès de tous ceux [dont] il est chargé⁷⁶ ».

L'ANORMALITÉ DES AMITIÉS PARTICULIÈRES APRÈS 1920

Au cours des quatre dernières décennies de la période, le discours sur les amitiés particulières semble par ailleurs se durcir. Ces complicités, jus-

73. Steven Maynard, « "Horrible Temptations": Sex, Men, and Working-Class Male Youth in Urban Ontario, 1890-1935 », *Canadian Historical Review*, 78,2 (juin 1997): 191-235.

74. ACSA, F100/243/45, Correspondance, Mailloux à Signay, 24 septembre 1838.

75. ACSA, F100/244/20, Correspondance, Mailloux à Signay, 7 octobre 1844.

76. Archives de l'évêché de Saint-Hyacinthe, XVII c.57 Sainte-Marie, L.-Z. Moreau à Joseph LaRocque, 8 avril 1864.

qu'alors perçues comme des relations trop exclusives porteuses de jalousies, comme des invites au plaisir, des manifestations d'« impuretés » ou, tout au plus, des « vices honteux », sont désormais qualifiées d'anormales et de pathologiques dans certains articles et brochures qui leur sont consacrés. Un article de *L'École sociale populaire* s'inquiète par exemple de ces « erreurs fort préjudiciables à l'éclosion normale » des facultés. Les « amitiés amoureuses » constituent des « sympathies anormales qui sont une déviation de l'instinct sexuel⁷⁷ ». Rien ne sert de les ignorer. L'éducateur doit plutôt canaliser les ardeurs des adolescents, former leurs volontés et leur offrir une direction spirituelle attentive et enthousiaste. Un ouvrage français distribué au Québec, *La sentimentalité des garçons*, fait des amitiés particulières un « trouble sentimental », un « déséquilibre » et un « désaxement⁷⁸ ». Elles sont « anti-naturelles » et « contraires à l'ordre des choses ». Qu'elles soient purement sentimentales ou qu'elles s'accompagnent de contacts sexuels, elles sont dangereuses et possiblement contagieuses. Dans le premier cas, le garçon goûte, à travers cette liaison, « une satisfaction qui, si elle n'est pas encore une joie vicieuse, s'en éloigne de peu ». Dans le second cas, le « cœur n'a rien à y voir : il ne s'agit plus d'affection, mais d'immonde complicité⁷⁹ ». Les « remèdes » à ces « anomalies sentimentales » sont de trois ordres différents : physiques, intellectuels et psychiques. Un examen médical pourra révéler, par exemple, un mauvais fonctionnement des glandes endocrines, un dérèglement du système nerveux, une faiblesse musculaire, une mauvaise conformation anatomique ou des troubles sexuels – pollutions nocturnes trop fréquentes – attribuables à la constipation, à une vessie pleine ou à des vers intestinaux. La circoncision pourra, dans certains cas, s'imposer. Entre autres remèdes intellectuels, l'ouvrage propose d'épargner aux enfants « la vue de tout désordre », de « préférer les attitudes morales aux démonstrations sentimentales pour exprimer son affection » et d'expliquer aux garçons que « toute affection qui se porte sur une personne de même sexe devient un phénomène monstrueux si elle prend le caractère exclusif de l'amour⁸⁰ ». Enfin, les remèdes psychi-

77. Paul-Émile Farley, « Le caractère de l'adolescent », *L'École sociale populaire*, n° 158 (1927-1928), 15.

78. Raymond de Saint-Laurent, *La sentimentalité des garçons. Essai de psychologie pédagogique. Les anomalies sentimentales des garçons. Leurs causes : hérédité, tempérament, milieu familial, collège. Les amitiés particulières. Les remèdes : physiques, intellectuels, psychiques* (Paris, Édouard Aubanel, 1946).

79. *Ibid.*, 71.

80. *Ibid.*, 112.

ques tiennent essentiellement dans le contrôle de l'imagination. Pour ce faire, parents et éducateurs doivent cultiver l'émulation, la discipline et l'esprit de compétition, par le scoutisme, par exemple⁸¹. Il faudrait voir les incidences de telles exhortations sur les manifestations d'affectivité entre hommes. Un tel discours a-t-il contrarié les élans affectifs des élèves? La pudeur et la retenue ont-elles remplacé peu à peu, vers le milieu du xx^e siècle, les démonstrations de tendresse, les élans sentimentaux propres aux lettres des décennies antérieures? L'hypothèse mériterait d'être fouillée.

Chose certaine, les opinions développées dans *L'éducation sentimentale des garçons* sont répercutées de plusieurs manières à travers sermons, brochures, instructions familiares et journaux. Ainsi, certaines critiques d'*Orange sur mon corps*, le premier roman homo-érotique québécois⁸², paru en 1944, font des amours masculines une déviance pathologique. Le livre, qui s'ouvre sur l'exclusion du principal protagoniste d'un collègue classique, déchaîne en effet l'ire des censeurs. Dans *L'Action nationale*, Roger Duhamel s'en prend à l'auteur, André Béland, un jeune homme de 18 ans, qu'il accuse d'avoir publié «un brouillon de roman rempli de ses névroses précoces, des troubles de sa puberté inquiète et des dérèglements de son organisme». Un autre, J.-C. D., renchérit dans *Le Jour*: «Ce bouquin s'avère dangereux [...] pour les petits qui y verront exposés avec bienveillance ces attouchements, ces baisolages, ces amitiés particulières qui sont la plaie de nos collègues⁸³.»

À la même époque, le journal étudiant du collège Saint-Charles-Borromée de Sherbrooke publie des articles traitant des amitiés particulières et des «chatteries». Plusieurs tournent en dérision les «fifis», les «tapettes», en usant, dans certains cas, d'un ton singulièrement agressif. L'un d'eux écrit par exemple: «j'en veux aux efféminés qui ont les “yeux dans l'beurre”, chaque fois qu'ils regardent une “verte jeunesse”⁸⁴.»

81. Sur l'éducation à la pureté chez les scouts, dans les collèges, lire Raphaël Thériault, *Former des hommes, des chrétiens et des citoyens : le projet d'éducation des scouts du Petit Séminaire de Québec (1933-1970)*, mémoire de maîtrise (histoire), Université Laval, 2000, 173-191.

82. André Béland, *Orange sur mon corps* (Montréal, Serge Brousseau, 1944).

83. Critiques citées dans Maude Dénomme-Beaudoin, *L'homosexualité dans la littérature de jeunesse québécoise (1988-2003) : du paratexte au personnage*, mémoire de maîtrise (études françaises), Université de Sherbrooke, 2003.

84. ASS, *Le Copain*, 31 mars 1935. Voici d'autres exemples: *Le Copain*, 10 novembre 1935: «[...] il y a un milieu entre la malpropreté et la “tapetterie”. On doit être fier, sociable, non point pincé et “frappé”. Ne me parlez pas des bons garçons bien parfumés. Pour sentir bon, il faut ne rien sentir, être “inodore”. Les parfums sont faits pour les demoiselles... Quand les hommes sont

D'autres textes écrits par des élèves sont particulièrement explicites sur les comportements jugés « normaux » et énoncent de manière on ne peut plus claire vers qui doivent se tourner les manifestations de tendresse des « vrais » hommes. Voici, à ce sujet, les réflexions d'un étudiant :

Depuis le commencement de mon cours, j'essaie à comprendre, à m'expliquer ce que certains peuvent trouver de doux, d'appréciable dans la mièvrerie, ou le chantage. Et plus j'y pense, plus je n'y comprends rien, et plus je suis porté à taxer de « fifisme » ceux qui y prennent goût. Enfin, qu'est-ce donc que le chantage sinon un sentiment contre nature ? Je ne rirai jamais d'un grand gars qui a le cœur en écharpe à la suite des vacances, d'un congé, car enfin, c'est naturel, c'est « homme » d'aimer une jeune fille. Mais, je ne puis souffrir celui qui vous parle de l'objet de sa mièvrerie, qui vous décrit un petit comme on vous dépeint une jeune fille. On ne joue plus à la poupée, il me semble à notre âge. D'ailleurs, à 12 ans, un jeune n'est plus un bébé pour se faire cajoler bêtement. Que ces messieurs, atteints gravement de sensibilité, gardent leur affection pour leurs futurs enfants et pour la mère de leur famille⁸⁵.

La même année, Paul-Louis Rioux, élève de Philosophie au même collège, note dans son cahier :

Les victimes de cette passion sont de curieux de types ; ils ont une manière étrange de penser. Ils sont généralement efféminés, des espèces de monstres sans sexe... ou avec deux sexes, je ne saurais dire. En tout cas, ils sont des êtres indésirables, avec lesquels on ne se sent jamais à l'aise. Il arrive souvent que leur folle réflète sur leur physique, quand ils « pratiquent le métier » de longue date : c'est désastreux [...] Le seul moyen de délivrer un gars du chantage, c'est le ridiculiser. La raison est sans effets, car il n'en a plus, ou du moins plus beaucoup, en ce qui concerne ses affaires de cœur⁸⁶.

Ces discours de condamnation insistant sur l'« anormalité » de certains comportements trouvent écho dans le règlement même du collège de Sherbrooke. Au cours de l'année scolaire 1949-1950, un nouveau critère d'admission fait en effet son apparition. Seuls « les enfants normaux,

obligés d'employer des odeurs artificielles... on sait ce que ça veut dire. » ; *Le Copain*, 13 avril 1947 : « Pourquoi aimer les filles, quand il y a tant de beaux mioches ? Un tel leitmotiv ne peut se trouver que dans la bouche de ce type charmant qu'on qualifie de doucereux nom de "félin". Il présente généralement à ses victimes des yeux d'un bleu lavé, lointains, escortés de généreuses pattes d'oie, des sourcils épais, friselés, une bouche capricieuse et qui se veut aguichante, un nez érodé par de longs soupirs d'envie ou de satisfaction. »

85. ASS, P22/2, Cahier de classe. Philosophie 1942-43, Maxence [Y. Charest], 1942, 131.

86. ASS, P22/2, Cahier de classe. Philosophie 1942-43, 25 avril 1942.

auxquels des personnes responsables peuvent rendre un témoignage favorable au point de vue du caractère et de la conduite⁸⁷ » pourront désormais s'inscrire au collège.

Les mises en garde contre les amitiés masculines, qu'elles revêtent ou non un caractère sexuel, ne sont pas l'apanage de l'institution sherbrookeuse. Pierre Hurteau a remarqué un discours semblable dans d'autres collèges après 1920 et dans diverses publications. Il a montré qu'il prenait appui sur des arguments religieux et médicaux et qu'il résultait d'un climat d'anxiété provoqué par la mutation de la famille et des rôles sociaux⁸⁸. Ces observations sont aussi à rapprocher des analyses de Jonathan Ned Katz et de Mary Louise Adams qui constatent une adéquation de plus en plus marquée au milieu du xx^e siècle entre normalité et hétérosexualité⁸⁹. Les témoignages de Richard Garneau et de Roland Lorrain cités plus haut faisant état de quolibets homophobes doivent sans doute se lire aussi dans ce contexte de répression. Ce durcissement du discours exacerbe la pression sociale, notamment dans les institutions exclusivement masculines comme les collèges, lieux de formation de la jeunesse où l'enfant acquiert les attitudes et les caractères qui feront un homme de lui.

CONCLUSION

Le collège classique prépare ses élèves au sacerdoce ou à l'exercice d'une profession, mais il contribue également à façonner l'identité sexuée des garçons et à forger leurs conceptions de la sexualité. La peur du jugement des camarades et des professeurs, la crainte de l'exclusion sociale, le besoin de prouver ses capacités et sa force, le désir, enfin, de ne pas afficher les traits associés à la féminité façonnent les comportements, incitent les élèves à bannir certains gestes, à en adopter d'autres, à cacher certaines habitudes, bref à effectuer un constant travail sur soi, afin de se conformer à l'idéal associé à leur sexe.

Dans cet univers masculin qu'est le collège classique, l'enseignement des humanités, ainsi que la socialisation participent à l'acquisition de

87. *Annuaire du Séminaire de Sherbrooke*, n° 75, année académique 1949-1950, 642.

88. Pierre Hurteau, « L'homosexualité masculine et le discours sur le sexe en contexte mont-réalais de la fin du xix^e siècle à la Révolution tranquille », *Histoire sociale/Social History*, XXVI, 51 (mai 1993) : 41-66.

89. Jonathan Ned Katz, *The Invention of Heterosexuality* (New York, Dutton, 1995) ; Mary Louise Adams, *The Trouble with Normal : Postwar Youth and the Making of Heterosexuality* (Toronto, University of Toronto Press, 1997).

l'identité sexuée. Au collège, la beauté, la noblesse, la profondeur des sentiments empruntent des traits virils. Par comparaison, les établissements scolaires féminins ne réalisent pas de manière aussi parfaite le fantasme de l'entre-soi de genre. Dans les couvents et les collèges classiques pour jeunes filles, par exemple, le contact avec l'éloquence et avec la culture se fait en partie par la médiation d'auteurs, de penseurs et de prédicateurs masculins, même si bon nombre de manuels scolaires sont l'œuvre de religieuses.

Le discours éducatif des collèges induit une conception particulière de l'amitié, porteuse d'ambiguïtés. Les relations amicales sont à la fois ennoblies et suspectées. Les élèves sont mis en contact avec les modèles antiques, certaines figures du sanctoral et le lyrisme du courant romantique qui exaltent la beauté et l'amitié viriles, voire la sentimentalité. En parallèle, la crainte d'une érotisation des relations amicales à l'âge de l'éveil sensoriel incite les éducateurs à prohiber et à condamner les complicités par trop étroites et les démonstrations d'affectivité entre élèves. La tendresse, la poésie, les sentiments exaltés de certaines lettres intimes contrastent avec la prudence, la réserve, le détachement, la contention sexuelle qu'impose l'enseignement religieux et moral et expriment une tension entre des valeurs concurrentes. Cette tension est particulièrement visible entre 1930 et 1960 tandis que s'accroît la condamnation des amitiés masculines jugées trop exclusives et possiblement charnelles. Les rapports entre hommes se construisent ainsi dans un espace trouble où l'obsession pour la maîtrise des pulsions et la peur de l'homosexualité brident la camaraderie, les connivences et la sensibilité et imposent une pression en faveur d'une performance virile où le féminin, genre inférieur, sert de repoussoir. Des réflexes homophobes, qui dénotent, au fond, une misogynie diffuse, guident les agissements des élèves, favorisent les amitiés et les expériences sexuelles clandestines et encouragent le refoulement des sentiments.

L'univers collégial apparaît donc comme un lieu de socialisation sexué où les élèves accomplissent en partie leur éducation sentimentale. Pour ceux qui optent pour le sacerdoce, seules les démonstrations d'affectivité entre hommes, dépouillées, cependant, de tout caractère sexuel, resteront dorénavant permises. Sur ces prémisses s'établira la confraternité sacerdotale, faite tout à la fois de solidarité et de rivalités, d'empathie naturelle et de jalousies plus ou moins avouées. Les autres auront appris au collège à dompter leurs manières et à contenir leur tendresse, par trop associée à la féminité, à l'anormalité même. À travers les amitiés

particulières et les « chatteries », certains auront fait l'apprentissage du jeu de la séduction et des codes romantiques de l'amour ou auront expérimenté des rapports affectifs de protection ou de domination, pierres angulaires des relations que prescrivent aux époux les normes sociales et religieuses.